

monde(s) histoire espaces relations

**Mondialisation
de l'information : la révolution
médiatique du XIX^e siècle**

sous la direction de Delphine Diaz et Renaud Meltz

Dossier : Mondialisation de l'information : la révolution médiatique du XIX^e siècle

Une information mondiale ?

La presse et l'actualité étrangère au XIX^e siècle

Delphine Diaz et Renaud Meltz 9

La dépêche télégraphique comme format d'écriture transculturel au XIX^e siècle

Lisa Bolz 31

La mer immédiate : nouvelles, télégraphe et impérialisme en Méditerranée, 1798-1882

Arthur Asseraf 47

Gazing at the Great Chicago Fire From Across the Atlantic Submarine Telegraphy, Media Events and a Transatlantic Audience

Simone M. Müller 67

L'actualité internationale à l'échelle d'un empire

Nouvelles de l'intérieur et de l'extérieur dans la presse ottomane en arabe et en turc, 1828-1914

Anne-Laure Dupont et Özgür Türesay 89

L'agence Havas et l'actualité internationale dans la presse brésilienne (seconde moitié du XIX^e siècle)

Sébastien Rozeaux 109

La colonisation de Tahiti, une guerre médiatique arbitrée par le fantôme de l'opinion publique mondiale

Renaud Meltz 131

La guerre franco-prussienne et la Commune de Paris, 1870-1871,
événements médiatiques « globaux » du XIX^e siècle

Quentin Deluermoz159

Débat autour d'un livre

Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord,
de 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*
(Laval, Presses de l'université Laval, 2016)

Jörg Requate, Andrea Goulet et Guillaume Pinson183

Varia

La crise de confiance en la monnaie française en Côte d'Ivoire, 1893-1929

Jean-Baptiste Seka205

Les auteurs de ce volume223

débat autour d'un livre

La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale

Guillaume Pinson
Laval, Presses de l'Université Laval, 2016

Débat

Jörg Requate (Université de Cassel)
Andrea Goulet (University of Pennsylvania)
Guillaume Pinson (Université Laval)



Le système médiatique tel qu'il a embrassé le monde depuis presque trois siècles a fait émerger deux caractéristiques aussi pertinentes que paradoxales : d'un côté les consommateurs de médias autour du monde peuvent se considérer comme habitants d'un « village global », qui nous fournit en permanence des nouvelles dans tous les coins de la planète. Avec internet et les autres médias audiovisuels, les interconnexions se sont multipliées à tous les égards, mais le phénomène en lui-même n'est pas nouveau. Guillaume Pinson souligne à juste titre que la Révolution française peut déjà être considérée comme un événement médiatique européen voire global. D'un autre côté, la perspective sur ces événements internationaux retransmis par les médias reste en général strictement nationale. La couverture d'un sommet du G 20 va se concentrer en France sur le président, en Allemagne sur le chancelier, en Angleterre sur le Premier ministre etc. La couverture des Jeux olympiques est fortement marquée par chaque perspective nationale et dans le contexte d'une catastrophe naturelle, d'un accident d'avion ou d'une attaque terroriste les médias nationaux s'occupent a priori toujours des victimes de leur pays. Déjà au début du xx^e siècle l'agence américaine Associated Press donnait l'instruction à ses correspondants de se poser toujours la question : « Quel intérêt une actualité a-t-elle

pour les Américains ? » Est-ce qu'un Américain est concerné par un accident ou un événement quelconque ? Cette perspective n'était en aucune façon limitée aux Américains, au contraire : au xix^e siècle avec l'essor de l'Étatisation et la nationalisation des sociétés, la perspective nationale s'impose dans les systèmes médiatiques d'une manière presque brutale. La presse, et surtout les grands journaux nationaux deviennent des moteurs forts de la nationalisation des sociétés et la perception des journaux de tout ce qu'il se passe hors des frontières se définit de plus en plus par la perspective nationale. Si les historiens des médias eux aussi focalisent surtout leurs recherches sur les systèmes nationaux, comme le souligne Guillaume Pinson, on pourrait dire qu'ils suivent d'une certaine manière ce développement, tout en négligeant la plupart du temps, cependant, les transferts transnationaux, la circulation des idées et des pratiques. Même si depuis quelque temps – notamment en raison du processus de mondialisation – les historiens ont renforcé la perspective inter- et transnationale, le « container national » reste toujours prédominant. Dans le but de « décloisonner l'histoire médiatique » et d'ouvrir l'espace national, Guillaume Pinson choisit une approche originale et novatrice qui mérite donc une discussion plus large.

Ma contribution à ce débat va se concentrer sur trois points, tout en soulignant que ma perspective se situe en dehors de l'espace francophone. Je vais donc d'abord poser la question de savoir

si l'approche de Pinson, consistant à prendre la langue comme point de départ de l'analyse, pourrait servir de modèle aussi pour d'autres espaces médiatiques. Puis je vais reprendre les notions de *modélisation* et de *circulation* que Pinson met en relief dans son ouvrage, pour discuter du poids d'autres modèles et en particulier du modèle journalistique anglo-américain. Dans ce contexte, je vais enfin discuter du rapport des médias avec la politique.

Le champ d'analyse de l'ouvrage de Pinson est « la culture médiatique francophone ». Les frontières politiques perdent donc de l'importance : seule la France reste « intacte » en tant qu'unité politique. Avec le Québec, la Suisse et la Belgique francophone, la Louisiane et d'autres régions francophones en Amérique du Nord, Pinson crée un espace non cohérent qui a une cohérence linguistique voire culturelle mais pas politique. Pinson se focalise donc sur l'espace transatlantique de la francophonie, laissant à part surtout l'empire colonial. Vue de l'extérieur, cette approche semble très bien correspondre à la place qu'occupent la langue et l'idée de la francophonie dans la culture française. L'idée d'appliquer également cette approche à d'autres espaces linguistiques semble captivante, mais il faut admettre que la démarche a un certain prix : en décloisonnant l'espace médiatique national, Pinson crée d'une certaine manière une nouvelle cloison – la langue. Il établit d'une certaine manière de nouvelles frontières – entre les journaux de

langues française et anglaise au Canada et aux États-Unis, ou entre les journaux de langues allemande et française en Suisse, par exemple. Ainsi Pinson privilégie la perspective culturelle sur les médias plutôt que la perspective politique. Pour l'analyse qu'il présente, cette approche fonctionne parfaitement : la France est le centre de la francophonie et le rayonnement de Paris sur le monde francophone reste pertinent pour l'époque analysée. Même si, comme l'auteur l'explique très clairement, les régions comme le Québec ou la Belgique francophone établissent leurs propres cultures médiatiques avec leurs propres centres comme Montréal ou Bruxelles, la place de Paris reste incontestée.

Certes, pour d'autres espaces linguistiques, il y a aussi des littératures différentes fondées sur des langues respectives mais à part cela, la situation semble assez différente. Pour l'anglais, les États-Unis ont très vite développé leurs propres cultures et leurs propres poids. Même à l'intérieur des États-Unis, la culture et le système médiatique restaient fortement marqués par les différentes régions. Quand on ajoute l'Australie et les multiples régions coloniales, il est difficile de détecter une culture anglophone. En revanche, vu du système médiatique, nous pouvons parfaitement parler d'un modèle anglo-américain, sur lequel je vais revenir. Pour les espaces germanophones ou hispanophones, il est aussi difficile de retrouver une structure ressemblant à l'espace francophone. Ni Madrid,

ni Berlin n'avaient un statut comparable à Paris et les langues germaniques et hispaniques de même que les cultures n'avaient de centre équivalent. Cela implique que les espaces linguistiques étaient certainement encore moins cohérents que l'espace francophone. Mais l'argument de Pinson est moins fondé sur la cohérence de l'espace linguistique que sur les relations entre le centre et les différentes périphéries et surtout, sur les relations entre les différents modèles et les échanges de pratiques entre le centre français et les différentes régions francophones. Pinson souligne avec raison que « circulations et modélisations » sont totalement imbriquées l'une dans l'autre et sont « les deux aspects d'un même processus ». C'est à ce niveau-là que Pinson ouvre la porte aux processus transnationaux. Pour le Québec, la Louisiane et les autres régions analysées, il montre comment la presse s'est installée dans les différents paysages politiques et culturels régionaux en relation avec les développements qui caractérisaient la France et la francophonie en général. Dans ce contexte, Pinson fait allusion à des développements dans d'autres pays, surtout aux États-Unis, et à la question de « l'américanisation ». Mais il ne l'approfondit pas. À l'exemple du Québec, il montre comment dans la conception graphique des journaux, les différentes influences s'imbriquent. Mais les pratiques journalistiques sont-elles également influencées ?

La presse anglo-saxonne, Pinson le mentionne à plusieurs reprises, représente en quelque sorte la presse moderne qui semble plus ou moins identique à la presse d'information. Pour la France, il constate l'entrée dans l'âge de la presse d'information à partir des années 1880-1890. Mais de quelle manière cette presse d'information était-elle aussi soumise à des modélisations, liées à la circulation des idées et des pratiques ? Dans ce contexte, le reportage joue un rôle substantiel et Pinson souligne à juste titre son importance. Mais tandis qu'il adopte une perspective plutôt littéraire, je vais ajouter ici une perspective plus politique. Il semble nécessaire de reprendre brièvement quelques traits importants du développement de la presse anglo-saxonne pour expliquer la raison pour laquelle aux États-Unis et en Angleterre la « chasse aux nouvelles » a commencé plus tôt qu'en France. À ce stade, on ne peut être que très schématique.

Comme en France, la presse aux États-Unis et en Angleterre connaît une première vague de modernisation et de commercialisation dans les années 1830. Mais tandis qu'aux États-Unis et en Angleterre la presse commence lentement à se détacher du système politique, en France elle reste beaucoup plus attachée à la politique. Pinson souligne, avec raison, la liaison étroite entre le champ littéraire et le champ journalistique en France. Le rapport entre journalisme et politique restait également très étroit. Le journalisme au XIX^e siècle est un moyen central

du combat politique. Les journaux, comme écrit Pinson, « font » la révolution de 1789. Mirabeau, Brissot, Desmoulins, Marat, Hébert et beaucoup d'autres fondent leurs propres journaux pour soutenir leurs positions. La presse n'observe pas les événements politiques, mais elle en fait partie. Et ce n'est pas seulement le cas pour la révolution de 1789. Le journalisme est alors un moyen d'influencer la politique tout au long du XIX^e siècle, la presse étant fortement impliquée dans les luttes politiques.

C'est aussi le cas pour la presse américaine pendant la Révolution, ou bien en Angleterre à partir de la fin du XVIII^e siècle, quand les journaux bénéficient d'une liberté croissante. Mais à partir des années 1830, le développement en Angleterre et aux États-Unis commence à prendre une nouvelle voie. Comme ces deux pays sont parmi les rares pays à réussir à maintenir une démocratie stable avec un système de partis bipolaire, qui se relaient au gouvernement au fil des élections, un nouveau champ s'ouvre pour les journaux et les journalistes : sans perdre leur fonction politique initiale, ils vont au-delà des polémiques et des discussions politiques. La chasse aux nouvelles et la recherche d'autonomie définissent de plus en plus le champ d'activité journalistique par excellence. Avec la commercialisation croissante de la presse à partir des années 1830, le caractère informatif d'un journal est de plus en plus déterminant dans son succès auprès du public. Dans ce contexte, le reporter devient donc la

figure emblématique de la presse américaine. La presse anglaise développe une idée avec laquelle elle revendique un rôle crucial dans le système politique : l'idée de l'indépendance de la presse et l'idée du quatrième pouvoir, qui ne fait plus partie du système politique mais qui le contrôle¹. À partir du milieu du XIX^e siècle, *The Times* propage ce concept pour conforter sa position dans un système d'alternance des partis gouvernants. Le quotidien cherche des informations et des contacts auprès des conservateurs et des libéraux. L'indépendance revendiquée par rapport aux partis donne une certaine position d'autonomie au journal. Certes, l'idée du quatrième pouvoir et de l'indépendance de la presse forme le grand récit héroïque de la presse anglo-saxonne et il ne faut pas confondre l'idée avec sa réalisation, mais elle influence quand même fortement les pratiques journalistiques – d'abord aux États-Unis et en Angleterre, et plus tard aussi dans d'autres pays.

Pour la France, Émile de Girardin et Armand Dutacq ont certainement modernisé la presse

1 David George Boyce, "The Fourth Estate: The Reappraisal of a Concept", in George Boyce, James Curran, Pauline Wingate, eds., *Newspaper History. From the Seventeenth century to the Present Day* (London: Constable, 1978), p. 19-40; Jörg Requate, « Politischer Massenmarkt und nationale Öffentlichkeiten. Die Entstehung einer "Vierten Gewalt"? Deutschland, England und Frankreich im Vergleich », in Martin Kirsch, Anne G. Kosfeld et Pierangelo Schiera (dir.), *Der Verfassungsstaat vor der Herausforderung der Massengesellschaft. Konstitutionalismus um 1900 im europäischen Vergleich*, Berlin, Duncker und Humblot, 2002, p. 145-168.

avec la fondation des journaux *Le Siècle* et *La Presse*, mais ils restaient fortement imbriqués dans le système politique. Le programme du *Siècle* est identique au programme de l'opposition constitutionnelle autour d'Odilon Barrot et Alexandre Ledru-Rollin, en même temps députés au parlement et actionnaires du journal. Quant à Émile de Girardin, il ne soutient pas un groupe parlementaire, mais, député depuis 1834, il a ses propres ambitions politiques. Guillaume Pinson parle souvent des journalistes-écrivains, mais il faudrait aussi parler des journalistes-hommes politiques. Comme les systèmes politiques sont fortement disputés en France au XIX^e siècle et changent souvent, la presse est un moyen crucial dans la lutte politique. Celui qui veut réussir en politique a besoin du soutien médiatique. D'une certaine manière c'est aussi le cas pour les hommes politiques en Angleterre et aux États-Unis, mais avec une grande différence dans le système des partis. Non seulement sous la monarchie de Juillet, mais aussi dans la Troisième République les partis politiques en France sont beaucoup moins stables qu'en Angleterre ou aux États-Unis. En 1871, Léon Gambetta fonde avec *République française* un simple journal de soutien. Le journal « n'a pas d'autre objet, écrit-il, que la création d'un vrai personnel de gouvernement républicain² ». La rédaction du journal est pour ainsi dire son

cabinet. Certes, avec la deuxième vague de la commercialisation et l'essor des journaux de masse comme *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et surtout *Le Matin*, les informations gagnent aussi de l'importance dans la presse française. Mais la « presse d'information » garde des liens très étroits avec le monde politique. À ses débuts, *Le Petit Journal* est un journal plutôt apolitique, mais à partir de la fin du Second Empire, il participe de plus en plus à des débats politiques. En 1876 « le chroniqueur » du journal Thomas Grimm appelle très ouvertement au vote pour des partis républicains. À la fin du XIX^e siècle, sous une nouvelle gérance, le journal est en revanche devenu un journal nationaliste et antidreyfusard avant de changer à nouveau de camp politique à partir de 1907, quand Charles Prévot, député de la gauche républicaine, devient le nouveau gérant du journal. Le directeur du *Petit Parisien* est longtemps Jean Dupuy, sénateur et ministre dans plusieurs cabinets. Et même *Le Matin*, fondé en 1884 avec la revendication d'être un « journal d'information » et de n'avoir « aucune opinion politique », ne répond pas vraiment à cette exigence³. Certes, le journal contribue à la modernisation de la presse française du point de vue des informations proposées aux lecteurs, mais il devient aussi un journal qui sert les intérêts économiques et politiques de son propriétaire, Maurice Bunau-Varilla.

2 Pierre Albert, *Histoire de la presse politique nationale au début de la Troisième République, 1871-1879*, Lille, Atelier de reproduction des thèses université Lille 3/Diffusion Librairie Honoré Champion, Paris, 1980, vol. 2, p. 1375.

3 *Le Matin*, 26 février 1884.

Quel est donc l'argument que j'aimerais avancer ici ? Pour analyser le développement de la presse dans une perspective qui dépasse le cadre national, il est absolument convaincant de travailler avec les notions de modélisation et de circulation. Partant des liaisons étroites entre le champ littéraire et le champ journalistique de la presse francophone, Pinson adopte aussi une perspective littéraire sur les médias. Il est de ce point de vue très clair dans son analyse et il explique parfaitement dans quelle mesure la littérature influence le journalisme, et vice versa. Le rôle politique de la presse est en revanche moins exposé. Si je plaide ici pour un élargissement de la perspective en ce sens, je ne regrette pas du tout une énumération des différents journaux selon leurs directions politiques. Prenant une perspective politique, j'insiste plutôt dans un sens habermasien sur le rôle des journaux et du journalisme dans la société libérale. L'exemple du reportage est pertinent dans ce contexte : Pinson présente à juste titre le reportage comme un phénomène transnational attaché à l'avancement de la presse d'information. Mais le reportage n'est pas tout à fait un modèle non plus. Sans plaider pour la reprise des modèles nationaux, le reportage anglo-américain émerge d'une autre tradition que le reportage français. Les reportages comme ceux de Nelly Bly, qui infiltre un asile ou une prison afin de révéler des conditions de vie dans des institutions normalement fermées au public, jettent les bases d'un journalisme d'investigation. Les *muckrakers*

qui révèlent, entre autres, les pratiques criminelles de grandes entreprises américaines, s'inscrivent dans cette tradition et leurs reportages sont considérés comme une contribution importante au développement démocratique du pays⁴. En France, les grands reporters comme Albert Londres, s'inspirent avant tout certainement du modèle américain, mais la liaison avec la littérature reste importante, comme Pinson le souligne surtout pour Joseph Kessel. Des reporters comme Londres et Kessel aspirent certainement à donner aux lecteurs de nouvelles connaissances et visions du monde. Londres, surtout, dénonce injustices sociales et pratiques pénitentiaires dans les colonies. En réalité, il est plutôt journaliste-écrivain voyageur que journaliste d'investigation. Avec l'approche des « modélisations » et « circulations », nous pourrions aller encore plus loin pour démontrer de quelle manière les modèles se sont inspirés et « modélisés ». Au lieu de se concentrer uniquement sur la question de « l'américanisation », il faut aussi se demander de quelle manière le reportage français a influencé le reportage anglo-américain.

Un bon champ de recherche pour aborder cette question aurait pu être le reportage québécois où les influences américaines et françaises auraient pu se croiser. Mais comme l'explique

4 Aileen Gallagher, *The Muckrakers: American Journalism During the Age of Reform* (New York: The Rosen Publishing Group, 2006); Rolf Linder, *Die Entdeckung der Stadtkultur. Soziologie aus der Erfahrung der Reportage*, Frankfurt/M., Campus Verlag, 1990.

Pinson, le reportage québécois n'existe pratiquement pas, du moins pas durant l'époque analysée. À première vue, cela peut sembler surprenant. En y regardant de plus près, toutefois, cette absence peut s'expliquer de manière logique, selon une clé d'interprétation *politique* des faits. Le journalisme francophone au Canada est étroitement lié au renforcement de l'identité francophone, un objectif à la fois culturel et politique. Mon hypothèse serait qu'un tel journalisme ne veut donc pas être « indépendant » ou « impartial » mais qu'il souhaite plaider la cause de la population francophone. Il fait donc partie d'un journalisme d'opinion, qui ne s'oppose pas forcément au journalisme d'information mais qui sélectionne les informations d'après les besoins supposés de ses lecteurs. Il se pourrait donc, qu'au contraire de la mise en page, le journalisme québécois, n'ait pas été très influencé par le journalisme américain. La proximité géographique ne privilégie-t-elle pas forcément des circulations plus intenses ?

Le livre de Guillaume Pinson dépasse, d'un côté, le cadre national dans l'analyse de l'histoire des médias mais, de l'autre, il ne suit pas non plus les chemins familiers des recherches transnationales. Vue de l'extérieur, l'approche consistant à choisir la francophonie transatlantique comme champ de recherche ne semble pas évidente, mais peut ouvrir des nouvelles perspectives sur des régions dites périphériques et sur la question des relations médiatiques

entre les centres et périphéries. De plus, il invite à focaliser des régions étatiques ou non étatiques pour analyser les modélisations de leurs systèmes médiatiques. Il me semble en revanche important de prendre en compte les influences des autres modèles journalistiques, dont le modèle anglo-américain certainement le plus important. Pour la Suisse ou pour la Belgique, les modèles germanique et hollandais ne seraient-ils pas également à analyser ? De plus, il conviendrait d'intégrer davantage la perspective politique : au temps des *fake news*, le rôle des médias comme moyen de contrôler non seulement les gouvernements, mais aussi les autres médias, semble fondamental – pour le temps présent comme pour le passé.



Andrea Goulet

University of Pennsylvania, Penn Arts and Sciences

Today, in an age when we can use our cell phones to read international headlines with minute-by-minute updates, listen to podcasts, stream music videos, or binge-watch television series without delay, it may seem unnecessary to buy newspapers in their traditional, “non-virtual” paper form. Yet many twenty-first century consumers of information, myself included, still subscribe daily or weekly to the newspapers that arrive with a thud on our doorsteps. Why? Is it a question of mere nostalgia? A preference for the tactile experience of separating

sections and folding pages? The psychological and phenomenological comfort of engaging with an evidently finite object? Perhaps our pleasure derives in part from a specific form of familiarity, that of recognizing the fonts and rubrics of *Le Monde* versus *Le Figaro* or *The New York Times (NYT)* versus *The Philadelphia Inquirer*. (For my part, I count on the crossword puzzle at the back of the *NYT* Sunday magazine; and I shared the outrage of thousands of readers when that paper updated its typeface in 2003). Pinson's book on modern media culture reminds us of the specificity and contingency of such material formatting choices—paper size, sections, fonts, columns, titles, advertisement placement—while reinforcing their centrality to our experience as readers. More importantly, it situates that experience within an impressively thorough, wide-ranging global history of francophone news media production.

In order to develop his central thesis that 19th century journalistic media were at once fully transnational *and* anchored in specific local cultures, Pinson proposes an organizational scheme featuring two key notions: « circulation » and « modélisation ». The latter term translates uneasily into English, especially since the idea of a model seems fundamentally connected to the borrowings and transfers inherent in the first notion, circulation. But Pinson explains that *modélisation* is not about unidirectional influence—and indeed, one of his book's goals is to avoid thinking of Paris as originary model and

instead to take into account the transpositions, adaptations and emergence of typically local forms, across Europe and especially in North American locales. Pinson's terms are dynamic and as such, they contribute to broader attempts to account for both synchronic and diachronic developments of literary genres and journalistic media. Other scholars have made similar attempts, notably in the study of crime fiction, a genre that combines clusters of topographic specificity with an evolving world-map of international range.⁵ One might cite the portmanteau term “glocal”, which has not gained much critical traction—perhaps because the word is rather ugly or perhaps because it remains on the horizontal plane of geography without engaging temporal change. Pinson, on the other hand, succeeds through his schema in evoking both spatial and historical axes of cross-pollination; geographic nodes of journalistic exchange (Paris-Montreal, Brussels-Paris, Montreal-NYC-Louisiana, etc.) are always approached through a diachronic lens. As a result, the book's organizational division of chapters into « circulation » vs. « modélisations » might come off as slightly artificial. Pinson is, however, highly aware of the intersectionality of his two heuristic terms and he guides us thoughtfully through questions about the relation between them. Are the particulars of local *modélisations* to

5 See, for example, Marieke Krajenbrink, Kate M. Quinn, eds., *Investigating Identities: Questions of Identity in Contemporary International Crime Fiction* (Amsterdam: Rodopi, 2009), especially Eva Erdmann's “Nationality”.

be seen as the « effets inversés », for example, of the synchronization of transnational *circulation*? Not exactly, Pinson suggests, emphasizing instead the interdependence of regional models with the forces of circulation, so that the organizing structure emerges less as a binary opposition than as two aspects of the same dynamic process (p. 61).

Pinson mobilizes for his project the sociological thought of Norbert Elias, specifically through the concept of « configuration », the reciprocal action between individual and society. « La *modélisation* est donc le terme que nous nous proposons d'employer pour transposer dans le monde des médias la "configuration" éliásienne, mais en y ajoutant un élément évolutif et "performatif" » (109). Thus particular newspapers play the role of "individual" in constant and evolving interrelation with the broader "society" of collective publishing and content trends. I am not convinced that Elias is strictly needed to theorize the networks of influence and diffusion that Pinson's book analyzes so well. On the other hand, his use of Marie-Ève Thérénty's work on journalistic culture is foundational. In *La Littérature au quotidien* (2007), Thérénty identifies two interconnected journalistic matrices, literary and « médiatique »: the first involves elements of fictionalization, irony, conversational voice, and first-person subjectivity; and the second refers to the periodical rhythm of publication, collective authorship, rubric-related constraints,

and up-to-date-ness *i. e.* "news". By situating these aspects within the larger context of global interaction, Pinson is able to elaborate on the complex journalistic crossings between local particularities and transnational appropriations.

Let me return to Pinson's important point that while Paris retained, of course, a certain prestige as cultural model, the relationship between French journalism and the press of Francophone America should be understood not simply in colonial terms as the transfer of European modes onto a peripheral (and marginalized) space across the sea, « mais plutôt à travers une variété de logiques d'hybridation, d'appropriation et de réinvention » (8). His choice of the francophone journalistic corpus leads to an emphasis on the North-Atlantic crossings within Europe (Belgium, Switzerland) and America (US and Canada), with particular attention to Quebec and Montreal. One of Pinson's many contributions includes the identification of two particularities of the French Canadian press that distinguish it from European media: the centrality of Catholicism and pressure of its religious institution on journalistic content; and, the highly visible influence of Anglo-saxon language and culture. Those influences also strongly shaped American diasporic francophone communities like Fall River, Massachusetts—with its cotton mill immigrant culture reflected in the popular fiction *Jeanne la Fileuse* (1875)—and Louisiana, where racist commentary and the

reinforcement of slavery dominated print culture, evident everywhere on the page from angry editorials to advertisements (*petites annonces*) offering rentals, rewards, and sales of enslaved people. Also worth noting are Pinson's thought-provoking insights into how spatial layout can embody social orders or tensions. He writes, for example, that French newspapers' horizontal division between upper sections devoted to "real" news and the lower *rez-de-chaussée* reserved for fiction reflects « une conception hiérarchisée du monde ». In Quebec, on the other hand, the split is vertical: « Cette bipartition du journal et cette spatialisation de la matière autour d'un trait vertical fonctionnent comme une homologie des situations politiques, sociales et linguistiques du Québec. » (113) The colonies may indeed be more democratic and decentralized than Europe, but their own fissures along language and political lines are revealed in uneasy cohabitations on the page. Along these lines, Pinson's analysis of the placement of advertisements and financial announcements adds to his sociological conclusions about how commerce is differently integrated within different cultural contexts.

A meticulous historian, Pinson provides us with a precise and thoroughly researched account of his broad topic. His book is filled with corrective facts—for example, the first daily francophone paper to appear on the North American continent did so not in Quebec, as

one might expect, but in New Orleans (*L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, founded in 1827)—and valuable details about distribution routes and practices, publication rates and rhythms, printing and communication technologies, press agencies and associations. Stepping back from these details, the book is particularly thought-provoking as a history of what David Harvey and others have called the time-space compression of the modern age. Thinkers have situated the dizzying spurts and jolts of acceleration in modernity (Shivelbusch) or postmodernity (Harvey); Pinson, meanwhile, gives due space to trains and telegraphs of 19th century, that century of speed, but he also shows us that the roots of acceleration culture reach farther back than one might expect. In fact, in a chapter on late 18th century and post-Revolutionary France, Pinson reveals an already complex media "explosion" during the Ancien Régime connected to the widening Habermasian public sphere. After centuries of "slow time", an acceleration of the news rhythm due to daily publications in 1770s, with their weather reports, scientific news and especially political input coming in at a frenetic rate, « fait entrer la France dans la cadence accélérée de la quotidienneté médiatique ». The Revolutionary age then saw a rapid growth of the industry: over 1500 new periodicals were formed in France from 1789 to 1800. The early period of (temporal) acceleration was also the first phase of (spatial) internationalization, both within Europe and across the Atlantic; Pinson cites,

for example, the 1752 printing press in Halifax and the 1764 appearance of the bilingual *Quebec Gazette/La Gazette de Québec*, with its important repercussions for francophone journalism of the 1837-1838 Rebellions.

Certain key historical moments emerge from Pinson's following chapters on the 19th and early 20th centuries: France's first « révolution médiatique » with the expansion of the press in 1830-40 (with Girardin's success with *La Presse* and the appearance of the *feuilleton*); a second « grande révolution du journal » in the 1860s, when Polydore Millaud launched the popular *Le Petit Journal* (66); and a third important phase of acceleration around 1900 (accompanied, as Pinson proposes, by the reinforcement of national identities as well as the birth of truly mass culture). But within that broader journalistic chronology, Pinson also identifies lesser-known moments of transatlantic expansion and change: the 1830s centralization of North American francophone and bilingual publications in Montreal (a shift of dominance from Quebec); the newly opened corridors due to the 1866 advent of transatlantic cable; the early 20th-century era of *grand reportage* and modern illustration techniques including photography; and the fascinating 1901 international reporters' race around the world, in which newspapers including *Le Matin* in Paris and *La Presse* in Montreal announced and reported on a multi-national challenge to encircle the globe in the

shortest amount of time. Pinson's choice to end his book's central chapters with a case study of that Verne-inspired competition makes sense, as it pulls together the longer story of time-space compression and journalism's important contributions, both serious and ludic, to the new "shrunk planet" of modernity.

The inclusion of Verne in his account of the media race around the world also reinforces another of Pinson's central points, on the intertwined history of literature and journalism. Not only did authors like Baudelaire, Dumas, and Colette publish in the pages of the popular press, but also scores of journalist-writers created genres mixing fact and fiction, from articles and anecdotes, *fait divers* and *chroniques*, to *récits de voyage*, *feuilletons*, and occasional verse. Pinson emphasizes the influence of a Romantic aesthetic on the 19th century imaginary of all of these genres, giving as an example the diffusion of North American translations and reprints of Longfellow's *Evangeline*. Many, if not most, of the founders of Quebecois newspapers were writers as fully invested in literature as in what we now call strict journalism; Pinson traces their nomadic careers that allowed for the circulation of forms. His extensive research demonstrates amply that « la presse peut être envisagée comme le creuset de la littérature de la francophonie » (172), providing content through crime reports, stock characters, up-to-date plot options, even the glamorization of the journalistic profession.

As I read through Pinson's chapters, I kept finding myself asking questions about the newspaper media archive and its relation to new digital humanities. What would the author think of a project like Dan Edelstein's *Mapping the Republic of Letters*, which digitizes visualizations of networks of correspondence, travel, and intellectual exchanges among key figures of the 18th century?⁶ What other useful Digital Humanities (DH) possibilities might be envisioned, in addition to an example Pinson cites of the circulation of minor genres (*microformes*) like *entrefilets*, *faits divers*, and comic inserts that migrated during the 19th century across different newspapers without authorial attribution? (197) It was a pleasure to find that Pinson had anticipated such questions: he ends his book with a final section titled « L'invention numérique de l'espace médiatique francophone » in which he addresses these issues with thoughtfulness and verve. Pinson includes here various mentions of *Médias19*, the important website that he co-organizes with Thérenty, Kalifa, Nesci and other collaborators; this extensive resource features biographical notices on 19th century journalist-writers, dossiers on the global urban mystery following Sue's *Mystères de Paris*, editions of rare texts, and links to digitized international newspapers of the time. In addition to *Médias19*, through which Pinson has generously contributed his own extensive research finds, he cites a number

of other on-line resources like *gazette18e.fr* and *Phlit* (308); but just as usefully, Pinson uses this chapter to engage in thoughtful reflection about the opportunities and challenges afforded by new media. The recent digitization of 19th century (and earlier) newspapers in their original formats has created, writes Pinson, a new way of thinking about material objects in relation to culture and history; and there is nothing neutral about these new platforms that translate paper onto screen: « Il faut donc reconnaître que la médiation numérique est tout sauf anodine, et qu'au contraire elle conditionne le regard que nous posons sur les corpus anciens » (307). Through selection choices, modes of accessibility, and decisions about visual organization, digitized archives afford us a particular understanding of the communal nature of press culture (312). And yes, Pinson reflects on other avenues for future use of DH technology: collective biographies, indexes, exploration of lesser-known regions, shifting cartographies, etc. This indication of fruitful possibilities for the archive constitutes one of this section's valuable contributions. But in a way—paradoxically, perhaps—Pinson's book also demonstrates the continued usefulness and relevance of the book format itself. After all, the book that he has written (on paper, not on screen) provides us with a highly expert synthesis that would not be visible merely from surfing the web. Pinson has done for us the substantive scholarly work of delving deep into the archives, both paper and virtual, and

6 See [<http://republicofletters.stanford.edu>] (accessed september 2018).

coming up with astute syntheses and analyses of an enormous corpus in order to contribute importantly to an interdisciplinary cultural field. Richly dense and erudite, Pinson's book will be a key reference for years to come.



Je dois commencer par remercier mes collègues, Andrea Goulet et Jörg Requate, d'avoir accepté d'effectuer ces lectures aussi fines que généreuses de mon ouvrage. Je suis honoré d'avoir été lu avec tant d'attention et autant de remarques constructives et stimulantes. Il est toujours risqué de proposer des analyses qui embrassent large : mon livre porte sur une longue période, qui s'étend de 1760 à la fin des années 1930, et il entend couvrir deux continents – dans leurs dimensions francophones, mais tout de même ! J'avais conscience en l'écrivant qu'il pouvait prêter assez aisément à la critique, qu'il était risqué de s'aventurer dans certains espaces de l'Amérique du Nord et de l'Europe de l'Ouest sans être un spécialiste de chacune des zones que j'entends couvrir dans *La culture médiatique francophone*. Mais bien au contraire, Andrea Goulet et Jörg Requate m'ont lu, je l'ai senti, avec une juste hauteur de vue, ils se sont adaptés à l'objet et aux échelles temporelles et spatiales qu'il s'était fixées. Je prends donc ces remarques avec grand plaisir,

en constatant qu'elles confirment qu'au moins, l'un des grands objectifs de l'ouvrage est pour l'essentiel atteint : donner au lecteur une vue d'ensemble et proposer quelques pistes et nouvelles hypothèses pour les enquêtes à venir en histoire littéraire de la presse.

Alors que j'écris ces lignes, on annonce la mort de Pascale Casanova, survenue le 29 septembre 2018. Le travail désormais classique de Mme Casanova sur *La République mondiale des lettres* se trouve confiné dans quelques petites notes de bas de page de mon livre (voir notamment les notes 6, 12 et 20 de l'introduction), et l'occasion m'est ici donnée d'en dire un mot, en forme de très bref d'hommage. Je dois dire que le livre de Casanova a constitué une inspiration à mon propre travail, mais que je l'ai assez rapidement tenu à distance dans mes réflexions. Je crois que je dis l'essentiel de ce que j'avais en tête à ce propos dans mon introduction, à la page 6 : « La culture médiatique telle que nous l'entendons repose sur l'usage d'une langue commune et prestigieuse, le français, réalité linguistique qui contribue à l'autonomie relative de cet ensemble », (je fais ici référence à l'espace médiatique francophone nord-atlantique). Je reprenais donc ici en bloc ce que propose Casanova dans son travail, tout en faisant de cela le socle de ma conception de la culture médiatique : l'unité linguistique constitue la porte d'entrée principale de mon objet. Mais là où je m'écartais des propositions de Casanova, c'était sur son approche bourdieusienne sur

les champs et les rapports de domination. Lorsqu'on lit les journaux du monde francophone au XIX^e siècle, on retrouve certes de tels rapports symboliques entre Paris et les différentes capitales régionales médiatiques, mais cela ne constitue qu'un petit aspect de ce que l'on a sous les yeux. Le « local » y occupe une place prépondérante, de même que les enjeux de l'écriture médiatique invitent à élargir le regard exclusivement littéraire de Casanova : à ce point, nos travaux ne portent pas sur le même objet. Mais il reste donc l'unité de base linguistique et le prestige culturel de la langue française, qui est indéniable et qui contribue à façonner les manières de faire du journalisme en français partout dans le monde. De cette unité découlent des conséquences dont il fallait tenir compte : remonter le fil de certaines migrations de l'Europe francophone vers l'Amérique, ou encore interaméricaine ; prendre connaissance des grandes zones d'établissement et de développement des communautés francophones ; identifier des références communes, une culture en partage, une activité littéraire à la source d'échanges et de circulations ; et, comme l'a bien relevé Jörg Requate, atténuer d'autres phénomènes pourtant essentiels, tels que la politique ou encore les échanges translinguistiques (mon collègue évoque avec raison le modèle anglo-saxon du journalisme).

Si le journal et plus largement l'espace médiatique, sont sans aucun doute les vecteurs des idées politiques les plus importants pendant

la majeure partie de la période étudiée dans mon livre, il devenait plus difficile d'intégrer parfaitement et continûment le contexte politique à ma réflexion. Je ne crois pas en faire l'impasse néanmoins et j'évoque, notamment au chapitre 2, plusieurs aspects politiques des différentes zones couvertes. Les éléments de « modélisation » que je développe, ont aussi un aspect politique (Andrea Goulet l'a remarqué) : la division verticale de la matière du journal au Canada français traduit une vision politique du monde, et constitue un repère assez net à mon avis des enjeux politiques locaux tels qu'ils se répercutent notamment dans les tensions entre les communautés francophones et anglophones. Mais il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un élément central à ma réflexion, peut-être en raison d'un biais, celui de la volonté de repérer avant tout des traits communs. J'insiste également sur le fait que des temporalités se chevauchent, et que cela a constitué l'une des plus grandes difficultés de mon travail : comment évoquer cet immense espace et le donner à saisir, dans un temps aussi long, alors qu'en réalité il s'agit d'un ensemble remuant, dynamique, pluriel ? Comment conserver certaines lignes directrices, comment conserver la vue d'ensemble ? Je crois que l'unité linguistique et que la culture médiatique francophone constituent les dénominateurs les plus communs à mon objet, mais que je n'ai pas aplati les aspérités locales ni passé sous silence, sauf oubli et ignorance, les phénomènes les plus marquants

pour les contemporains qui habitaient chacun de ces espaces francophones considérés.

Après réflexion et deux ans après avoir publié mon ouvrage, je crois que je persiste à penser que la délimitation d'une culture médiatique *francophone* demeure une approche opératoire, bien que j'entende l'appel de Jörg Requate à insérer d'avantage d'aspects comparatifs, notamment sur les grands modèles (allemands, anglo-saxons). Mais en plaidant pour cette ouverture mon collègue confirme qu'il existe de tels modèles, et il me conforte dans l'idée que ma stratégie était la bonne en cherchant à comprendre ce qu'il en était à cet égard dans le monde francophone d'Amérique du Nord et d'Europe de l'Ouest. Il reviendra aux chercheurs qui souhaiteront approfondir cette enquête d'ouvrir la perspective plus largement encore que je ne l'ai fait, de croiser les langues et les zones d'influence. Je souhaitais pour ma part aussi échapper à ce qui me semble désormais assez entendu pour les chercheurs, mais qui trop répété a quelque chose du poncif, par exemple l'influence du reportage américain sur le développement de la presse d'information française. Cette influence n'est pas directe, elle est répétée régulièrement par les contemporains, mais il s'agit autant d'un « imaginaire médiatique » que d'un réel transfert de pratiques. Jörg Requate voit bien ce qui distingue d'ailleurs le reportage à la française de certaines pratiques plus ancrées du côté américain, et il a raison de se méfier ici de l'idée trop séduisante

d'un transfert entre des modèles de journalisme. Mais comment mesurer alors les transferts, les influences, les contaminations, malgré tout ? Cela demeure une question difficile qui ne se réglera pas rapidement. Une thèse en cours, celle de Charlotte Biron (cotutelle université Laval/université de Montpellier 3) étudie l'histoire du grand reportage au Québec, des années 1870 à la Seconde Guerre mondiale (je me permets d'infléchir ici le propos de Jörg Requate, qui a peut-être été trompé par des passages de mon livre pas assez explicites à cet égard, mais il a bel et bien existé un reportage québécois) ; ce travail devrait permettre de mieux comprendre ces transferts et ces influences, car précisément le reportage et le journalisme québécois de façon générale sont situés au confluent de cultures et de pratiques, entre France, Canada et États-Unis, qui permettent de penser très concrètement ces échanges. Sans doute faut-il commencer par envisager des corpus et des espaces plus ciblés, plus délimités. La presse est *de facto* un cas difficile à saisir, à « arrêter » (comme on fait un arrêt sur image), car elle bouge sans cesse, elle se transforme sans répit. La notion de « modélisation » que je développe dans mon livre souhaitait tenter de saisir cette dynamique, et briser le caractère plus figé de la notion de « modèle », que l'on peut concevoir comme quelque chose de trop statique, de trop directement transféré et appliqué.

Je remercie Andrea Goulet d'avoir insisté à la fin de son texte sur les enjeux numériques

sous-tendus par ce type de recherches. On le sait, les corpus médiatiques du passé connaissent une foudroyante « remédiation » dans les plateformes des bibliothèques de conservation : la presse papier ancienne semble connaître une renaissance, à la mesure du déclin de ses descendants d'aujourd'hui (ou disons des reconfigurations en cours dans les médias, pour adoucir les choses). Cela ne concerne sans doute qu'une poignée d'universitaires et quelques citoyens passionnés qui, pour une raison ou une autre, fouillent dans les collections de journaux en ligne, mais le phénomène est malgré tout d'ampleur et des outils comme ceux développés par *Retronews*, en partenariat avec la BNF, donnent d'excellents résultats. Il est possible de reconstruire devant son ordinateur un temps « T » international de la culture médiatique, en consultant par exemple l'édition du jeudi 1^{er} juin 1893 de la presse française, belge, suisse... canadienne... américaine... il n'y a virtuellement pas de fin. Ce jour-là, que j'ai pris tout à fait au hasard, *Le Figaro* à Paris place en un article sur « Les dernières poésies inédites de Victor Hugo » ; à Bruxelles, *L'Indépendance belge* annonce le lancement de son nouveau roman-feuilleton tout en proposant sa « revue politique » consacrée à l'Espagne et aux relations entre la Chine et les États-Unis ; en Suisse, la *Gazette de Lausanne* évoque également la question des relations entre la Chine et les États-Unis ; à Montréal, les cochers qui attendent les passagers devant la gare Dalhousie sont moroses suite à l'annonce

de la fermeture imminente de la gare, comme ils l'ont affirmé au reporter de *La Presse* ; en Louisiane, *L'Abeille de la Nouvelle-Orléans* aborde la question des travaux d'assainissement de la ville, qui préoccupe depuis longtemps les habitants le long du Mississipi. On pourrait égrener longtemps encore ces petits instantanés sélectionnés en synchronie, feuilleter ainsi les nouvelles locales, grossir l'échelle plus encore en consultant par exemple quelques-unes des centaines d'éditions numérisées de la presse régionale française et zoomer profondément dans la presse locale ; sans doute retrouverait-on à ces niveaux régionaux les préoccupations politiques – et notamment de politique municipale – que mentionne mon collègue Jörg Requate dans une invitation fort légitime à déplacer le regard. Mais tout cela donne le vertige, et comment retrouver des dénominateurs communs ? C'est le genre de question que je me suis posé tout au long de la rédaction de mon livre, ayant en tête que le numérique modifiait considérablement la conception que l'on se faisait désormais de la culture médiatique du passé, tout en cherchant à voir à quel niveau d'intelligibilité on devrait se situer. La démarche historique ne peut avoir de sens que si elle trace des chemins dans le chaos du quotidien, ce qui ne peut se faire qu'en identifiant des récurrences, des traits en longues durées, qui traversent ou surmontent les petites variations de tous les jours, l'infini feuilleté des événements auquel nous confrontent ces lectures numériques.

Je suis d'avis dans un tel contexte que l'approche littéraire et discursive permet de relever des formes assez stables de manières de faire du journalisme à travers le temps et donc d'étudier certaines grandes modélisations de la culture médiatique. En somme, je plaiderais pour l'étude d'un « discours social » francophone (voir les travaux de Marc Angenot) sous l'angle médiatique, en prenant pour acquis que les objets médiatiques sont engagés par nature dans des logiques d'échanges et de circulations. Les travaux de Ryan Cordell et son projet ViralText sur l'étude de la « virilité » des nouvelles dans la presse américaine du XIX^e siècle vont dans ce sens ; le projet Numapresse⁷ entend reprendre et adapter cette méthodologie au monde francophone. Les algorithmes peuvent détecter automatiquement les reprises, les réimpressions, le « copié-collé » de la culture médiatique du passé, pour montrer qu'au-delà des micro-nouvelles et de l'hyper-local, de grands flux de circulation ont cours quotidiennement, pourtant très souvent indétectables à l'œil nu. Mais les outils numériques ouvrent la voie à des enquêtes plus étonnantes encore, notamment celle de la détection automatique des styles d'auteurs et des genres

médiatiques, par exemple. Cela pour répondre à des questions telles que : quand le grand reportage s'impose-t-il ? En supplantant éventuellement quels autres genres médiatiques ? Et pour occuper quel espace de la page du journal ? Quelle place, quelle proportion, quelle importance accordée au récit, à la fiction, dans le journal du XIX^e siècle ? Au journalisme sportif entre les XIX^e et XX^e siècles ? Par comparaison de très larges entités, par découpages et sélection des corpus en zones géographiques, on pourra sans doute non seulement répondre à de telles questions mais établir des analyses comparatives, auxquelles s'ajouteront certainement les reconnaissances automatiques d'articles traduits, passant d'une langue à l'autre sans que bien souvent le lecteur « humain » ne puisse en avoir conscience. D'autres questions – elles sont sans fin : quels sont les impacts de certaines législations (le droit d'auteur par exemple) sur les discours, sur les signatures, sur l'émergence de nouvelles pratiques, sur la modification des pratiques de citations non explicites ? Quel est le rôle des agences de presse et jusqu'à quel point les cite-t-on, fait-on circuler les dépêches, les cite-t-on, les reproduit-on parfois de façon non déclarée ? Comment influencent-elles les articles signés ? Comment se constituent les réseaux de journalistes et de journaux, qui cite qui, quel journal est-il central, quel autre périphérique, dans ces réseaux et leur densité ? La recherche actuelle en humanités numériques est engagée dans des travaux de cartographies passionnantes et dans des façons nouvelles

7 Le projet Numapresse (Du papier à l'écran. Mutations culturelles, transferts génériques, poétiques médiatiques de la presse) est un projet financé par l'agence nationale pour la recherche (ANR), lancé en 2017. Il a pour vocation de proposer une nouvelle histoire culturelle et littéraire de la presse depuis le XIX^e siècle par l'emploi de nouvelles méthodes d'analyse sur les archives de presse numérisée. Cf. en ligne [http://www.agence-nationale-recherche.fr/projet-anr/?tx_lwmsuivibilan_pi2%5BCODE%5D=ANR-17-CE27-0014] (consulté en octobre 2018).

d'aborder les ensembles textuels massifs. Il ne fait plus de doute que l'ère numérique trouve dans l'ère médiatique de troublantes origines, des échos et des ressemblances, qui conduisent à expliquer l'engouement pour les journaux du passé : une culture du lien, de la citation, de la circulation, de la consommation massive de lectures, de l'automatisation des écritures, de la problématisation de la notion d'auteur, du rapport entre fiction, vérité et fausse nouvelle... de façon tout à fait caractéristique, Jörg Requate a conclu son texte sur les *fake news* et Andrea Goulet a démarré le sien sur les nouvelles pratiques et consommations numériques.

Je terminerai néanmoins en plaidant pour ne pas écraser le temps. La réédition numérique de la presse ancienne a pour effet de « contemporanéiser » l'objet. Toute réédition est une remise à jour, un nouveau mode d'existence, qui induit de nouvelles lectures, l'établissement

de nouveaux liens avec le contexte immédiat. L'histoire de la lecture le montre (les travaux de Roger Chartier sont plus que convaincants à cet égard), les supports déterminent les modes d'appropriation des objets symboliques. Je plaide donc pour *aussi* considérer la presse ancienne dans le temps qui est le sien, dans l'épaisseur et dans la texture de ses ancrages temporels : la presse du XIX^e siècle, qui me passionne, a été rédigée, composée et mise en marché pour des hommes et des femmes qui ne sont plus. Leur temps social et leur attention médiatique étaient autres : moins fractionnés dans les objets et la variété des supports, moins diffractés dans l'espace, moins connectés à des réseaux inter-reliés. C'était *leur* monde, et le travail des historiens des médias comme je le conçois, mais aussi sans aucun doute ainsi que le conçoivent mes collègues Andrea Goulet et Jörg Requate, consiste à le reconstituer et à lui donner sens.